

se termina par une espèce de salut sous les armes, lequel obtint un regard approbateur du père Vingt-Deux, accompagné de ces mots :

—Très correct.

Don Stephano sourit à cet éloge et salua le garde champêtre.

Après avoir jeté avec élégance son couvre-chef à terre, il toussa sans trop d'affectation, puis avec cette voix cavernueuse, éraillée, qui n'appartient qu'aux saltimbanques, il prononça son boniment où il passa toute sa troupe en revue. Quand il fut rendu à la jeune fille il dit :

Quant à Mlle Mercédès, la Fleur de Grenade, je renonce à vous faire son éloge ; vous la verrez à l'œuvre et, d'ailleurs, je veux vous laisser la surprise. Je vous dis seulement que la senora Mercédès connaît la cartomancie, la chiromancie, la nécromancie, enfin que sa science est unique dans le monde. Elle dit aux jeunes filles si elles se marieront bientôt et détermine aux épouses les maris infidèles.

Il y eut un long frémissement dans la partie féminine de l'auditoire.

—Et, mesdames, continua Stephano, savez-vous quel est l'oracle infailible qui révèle à la senora Mercédès les secrets les mieux cachés ? Je vous le donne en dix, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... Non, vous ne trouverez pas... Eh bien, c'est notre pie !

Maintenant, allez la musique !

Le tambourin, le trombone, le triangle, les sonnettes résonnèrent de nouveau ; les chiens aboyèrent, l'âne se mit à braire, l'ours à hurler, le cheval à hennir, le public à applaudir, et ce fut pendant quelques instants un vacarme infernal.

Les femmes et les jeunes filles surtout se montraient enthousiasmées. Oh ! ce n'était pas la perspective d'entendre chanter don Stephano, de voir le singe faire des armes, le Bédoûin se disloquer, l'ours danser, qui causaient leur émotion ; c'était, disons-le vite, l'ardent désir qu'elles avaient de voir mettre à l'épreuve les talents cabalistiques, de la senora Mercédès, dite la Fleur-de-Grenade.

Au premier rang des spectateurs se trouvaient la belle Paule et, tout près d'elle, le vieux Pierre Rouget.

En entendant prononcer le nom de Mercédès, l'ancien sergent n'avait pu s'empêcher de tressaillir et ses regards s'étaient fixés curieusement et avidement sur le visage de la jeune Espagnole. Il croyait revoir, tant la ressemblance lui semblait frappante, cette fillette de douze ans dont il avait été le protecteur pendant vingt-quatre heures et que, selon la promesse qu'il avait faite à la vieille gitana mourante, il avait conduite au général espagnol Lopès Banos.

Mais ses yeux, quoique bons encore, devaient le tromper, sans doute. Cette ressemblance qu'il trouvait entre la petite-fille de la vieille gitana et cette jeune fille, qui était devant lui, n'existait pas.

Il se disait cela, le vieillard, et cependant il restait sous le coup d'une émotion extraordinaire. Tout ce que lui avait dit la vieille Espagnole revenait à sa pensée et il lui semblait que les paroles prophétiques résonnaient de nouveau à ses oreilles.

Cependant les saltimbanques commençaient leurs exercices à la grande satisfaction des enfants et de beaucoup d'autres personnes pour qui pareil spectacle était une nouveauté.

La jeune gitana descendit de son âne et fut aussitôt entourée et vivement sollicitée de commencer ses expériences. Seulement c'était à qui ne serait pas la première à offrir sa main à l'examen indiscret de la jolie sorcière.

Parmi les jeunes filles que dévorait l'irrésistible désir de connaître leur destinée, on pouvait remarquer la belle Paule Pérad. Elle aurait bravement donné à la Fleur-de-Grenade ses boucles d'oreilles et sa bague d'or ornée d'une turquoise, pour qu'elle lui dise seulement le nom du beau cavalier qu'elle avait vu passer sous sa fenêtre.

La jeune senora se promenait devant les rangs pressés des spectateurs, et, finissant par avoir raison de l'hésitation des jeunes filles, les prenait à part et leur prédisait l'avenir, le même à toutes, un avenir heureux.

Quand elle arriva près de Paule, elle s'arrêta brusquement, frappée d'admiration, et pendant quelques instants resta comme en extase.

—Allons, Fanchon, dit une femme, à ton tour de te faire dire ta bonne fortune.

—Oui, oui, s'écrièrent plusieurs jeunes filles, à toi, Fanchon la Princesse, à toi.

—On va te faire savoir si tu seras un jour une grande dame, ajouta une envieuse en ricanant.

La jeune fille était devenue très rouge et tremblait d'émotion.

—Ah ! ah ! Fanchon la Princesse a peur !

—Oui, oui, elle a peur !

—Et de qui et de quoi aurais-je peur ? répliqua-t-elle en haussant les épaules.

Et tendant sa main à la gitana, elle ajouta :

—Ce qui va m'être dit, personne ne le saura.

—Ah ! vraiment, fit une vieille fille furieuse d'avoir depuis longtemps coiffé sainte Catherine, pourtant voilà ton grand-père, le vieux Pierre Rouget, qui tend déjà l'oreille pour écouter.

Au nom de Pierre Rouget la jeune Espagnole sursauta et ses yeux étincelèrent. Elle saisit la main de Paule et lui dit :

—Mademoiselle, votre grand-père se nomme Pierre Rouget ?

—Oui.

—Et il a été soldat ?

—Hein, qu'y a-t-il ? demanda en s'approchant l'ancien sergent.

—Il y a, grand-père, que mademoiselle me demande si, dans le temps, tu as été soldat.

—Eh oui, certes, j'ai été soldat, dit le vieillard.

La gitana s'était tournée vers lui et le regardait avec une expression indéfinissable.

—Monsieur, dit-elle, quand vous étiez soldat, vous êtes allé en Espagne ?

—Parfaitement.

—Et vous étiez à la prise du Trocadero ?

—Mon Dieu, oui, j'y étais.

—Vous rappelez-vous une petite fille qui s'appelait Inès ?

—Si je me rappelle ! je le crois bien... Mais, tenez, plus je vous regarde, plus je trouve que vous êtes son portrait vivant.

—Inès Ramon était ma mère.

—Votre mère ! Ah ! j'aurais dû le deviner. Et qu'est-elle devenue, votre mère ?

—Elle est morte.

—Pauvre enfant !

—Ma mère m'a souvent parlé de vous, monsieur, et en me parlant de vous, de ce que vous aviez fait pour elle, elle m'a appris à aimer la France et les Français. Dans notre famille, monsieur, on a la religion du souvenir. Si, aujourd'hui, je me suis rappelé votre nom, c'est qu'il a toujours été dans mes prières.

—Ah ! vous êtes une brave fille !

—Ma mère, monsieur, a contracté envers vous une dette de reconnaissance que sa fille serait heureuse de pouvoir payer un jour. Je ne suis qu'une pauvre gitana, mais si jamais vous ou quelqu'un des vôtres avait besoin de Mercédès, la fille d'Inès Ramon, serais-je au bout du monde, j'accourrais pour mettre à son service tout mon dévouement.

Après ces paroles, pendant que le vieillard essuyait ses yeux mouillés de larmes, la jeune Espagnole embrassa Paule, examina l'intérieur de sa main, et, pendant un instant, lui parla tout bas à l'oreille. Ensuite, ayant fait un salut gracieux à l'ex-sergent, elle se disposa à continuer de jouer son rôle de devineresse.

Soudain ses regards tombèrent sur un grand et beau gars de vingt-cinq ans qui, en contemplation devant la petite-fille de Pierre Rouget, la dévorait des yeux. Il était très pâle et avait des mouvements fiévreux. Sa physionomie agitée exprimait en même temps l'admiration, la tristesse et toutes les ardeurs d'une passion violente, indomptable.